



LE DERNIER HOMME ET LA FIN DE LA RÉVOLUTION

Foucalt après Mai 68

MITCHELL DEAN
DANIEL ZAMORA

LUX

LE DERNIER HOMME ET LA FIN DE LA RÉVOLUTION

MITCHELL DEAN ET DANIEL ZAMORA

LE DERNIER HOMME
ET LA FIN DE LA
RÉVOLUTION

Foucault après Mai 68



© Lux Éditeur, 2019

www.luxediteur.com

Conception graphique de la couverture: David Drummond

Photo de la couverture: Foucault et Michael Stoneman à Zabriskie Point dans la vallée de la Mort.

Photo prise par Simeon Wade reproduite avec la permission de David Wade.

© David Wade

Dépôt légal: 3^e trimestre 2019

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN: 978-2-89596-302-8

ISBN (epub): 978-2-89596-767-5

ISBN (pdf): 978-2-89596-957-0

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada pour nos activités d'édition.

À Camille et Jeni

Le dernier homme prend du LSD

Alors que la lumière du désert devenait intense, je lui ai passé une paire de lunettes de soleil réfléchissantes à large monture blanche. Je lui ai dit qu'il ressemblait à l'enfant de Kojak et d'Elton John. Il était enchanté.

Simeon WADE, 1975

PRIATEMPS 1975, on pourrait dire que Michel Foucault a été le « dernier homme » à avoir pris du LSD. Cette « grande expérience » fut, écrit-il dans une lettre adressée à son ami Simeon Wade, « une des plus importantes de [sa] vie¹ ». Il n'a bien sûr pas été le dernier à prendre de l'acide et à faire des *trips* existentiels, mais cette pratique avait atteint son zénith culturel vers la fin des années 1960. En ce sens, en tant qu'intellectuel, il a été le « dernier homme » à entreprendre ce type de « voyage » d'expansion de la conscience. Avant lui, des figures aussi marquantes que le psychologue Timothy Leary, les écrivains Aldous Huxley et Allen Ginsberg ou le psychiatre R.D. Laing s'étaient notamment adonnées

à cette pratique quasi spirituelle. Prendre du LSD était l'une des grandes expériences de la contre-culture américaine. Entre 1964 et 1966, l'écrivain Ken Kesey et sa bande de *Merry Pranksters* parcoururent les États-Unis à bord d'un bus psychédélique, s'arrêtant régulièrement pour organiser des soirées de promotion du LSD. Des séances d'*acid tests*, présentées comme des épreuves initiatiques – *can you pass the acid test?* –, étaient tenues en public un peu partout sur la côte Ouest, contribuant au mouvement hippie qui prendra de l'ampleur au cours des années suivantes². Les effets de cette drogue sur l'esprit se sont rapidement intégrés à une nouvelle forme de psychothérapie, semblable à une expérience religieuse ou à un exercice spirituel. Timothy Leary, qui avait expérimenté le LSD au début des années 1960 alors qu'il était professeur de psychologie à Harvard, en a ensuite défendu les effets thérapeutiques puis a fondé une église, la League for Spiritual Discovery (LSD), faisant de la drogue un sacrement religieux. Foucault aussi attribua au psychotrope un caractère « mystique ». Dans une lettre qu'il écrivit à Wade, il confia que cette expérience l'avait incité à « jeter au feu » son deuxième volume de *Histoire de la sexualité* et à revoir en entier son plan de publication³. Au regard d'une déclaration aussi radicale, on ne peut que se demander en quoi cette expérience fut si importante.

C'est accompagné de Wade et de son compagnon, le pianiste Michael Stoneman, que Foucault a fait le voyage jusqu'à Zabriskie Point dans la vallée de la Mort

pour y consommer le LSD. Le célèbre réalisateur italien Michelangelo Antonioni y avait filmé, quelques années plus tôt, ce qui restera son classique californien, *Zabriskie Point*, dans le contexte agité des manifestations étudiantes, du mouvement des Black Panthers, de la drogue et de la libération sexuelle (le film comporte notamment une scène d'orgie). En mai 1975, prendre du LSD dans ce décor désertique, lit d'un lac asséché depuis plusieurs millions d'années, tenait davantage du cliché hippie que de l'événement esthétique d'avant-garde. Néanmoins, Foucault et ses amis choisirent pour leurs explorations une bande-son moins plébéienne qu'Antonioni, remplaçant Pink Floyd et The Grateful Dead par des cassettes de Richard Strauss, de Stockhausen et de Pierre Boulez⁴.

Foucault est cependant aussi le dernier homme à prendre du LSD dans un sens peut-être plus historique. Dans les années qui suivirent, il prédisait « la fin de la politique », s'inscrivant dans une lignée d'annonceurs de la fin de l'histoire, quelque part entre le philosophe hégélien franco-russe Alexandre Kojève et l'agent du département d'État américain Francis Fukuyama qui, après la chute de l'Union soviétique, postula que l'aspiration mondiale à la démocratie libérale suffirait à satisfaire le désir humain de reconnaissance, de statut et de réalisation. Avec la fin de la guerre froide, Fukuyama percevait la fin de la bataille entre capitalisme et communisme, désormais remplacée par « la résolution sans fin de problèmes techniques » et « la satisfaction de demandes sophistiquées de consommation⁵ ».

En somme, la fin de l'histoire signifiait la fin du débat sur la manière d'organiser l'ordre économique et social. Dans ce monde que Fukuyama qualifia de « post-historique », nous étions tous devenus des partisans plus ou moins affirmés du capitalisme libéral, et ce en quoi les gens croyaient avait été remplacé par ce qu'ils désiraient, mettant au centre de la politique – ou de l'éthique – le sujet et sa relation à lui-même⁶. Si, dans le contexte de la lutte des classes, ce qui comptait était le « camp » dans lequel on se situait, à l'ère de la fin de l'histoire, tout ce qui importe, c'est de savoir « qui » on est. Comme le nota Walter Benn Michaels, plutôt que de chercher à « changer le monde », le dernier homme et la dernière femme, ceux de l'ère posthistorique, cherchent « à se changer eux-mêmes », remplaçant « la dévotion pour une cause par l'engagement envers de nouvelles formes de pratiques du sujet (sexuelles, spirituelles, esthétiques...) »⁷.

En ce sens, le dernier homme ne sera pas la méprisable figure nietzschéenne d'*Ainsi parlait Zarathoustra* :

On travaille encore, car le travail est une distraction.
Mais l'on veille à ce que la distraction ne débilité point.

On ne devient plus ni pauvre ni riche : ce sont deux choses trop pénibles.

Qui voudrait encore gouverner ? Qui voudrait obéir encore ?

Ce sont deux choses trop pénibles.

Point de berger et un seul troupeau ! Chacun veut la même chose, tous sont égaux : qui a d'autres sentiments va de son plein gré dans la maison des fous.⁸

Cette transformation du « dernier homme » fait écho à ce que Foucault explora au cours des années 1980 : un art de gouvernement dans lequel la distinction entre gouvernants et gouvernés devient plus diffuse, un rejet de la relation pastorale de berger et de troupeau trouvée dans l'État social, une neutralisation des formes de normalisation par l'impôt négatif, et l'effacement d'une « anthropologie du travail » focalisée sur le producteur via l'idée du capital humain et sa promotion de la consommation comme choix d'investissement en soi. À l'inverse du médiocre dernier homme nietzschéen, le dernier homme foucauldien serait dès lors apte à exercer son autonomie, à se gouverner et à faire de sa vie une œuvre d'art. Le dernier homme selon Foucault se rend compte que non seulement la question de la révolution est dépassée, mais qu'avec elle, la terne politique des réformes sociales a elle aussi disparu.

Dans ce contexte, prendre du LSD constituerait une des nombreuses, voire la première « technique de soi » pouvant être considérée comme une expérience, un test ou une *épreuve* que le dernier homme pourrait avoir à surmonter pour devenir autre, différer de lui-même. Foucault a d'ailleurs souvent recours à la notion d'« épreuve » pour désigner l'utilisation du corps, l'engagement dans des « expériences-limites » et l'intensification des plaisirs transcendant le contentement quotidien du dernier homme nietzschéen. Comme lorsque, sous l'emprise probable d'une drogue, il est renversé par une voiture rue Vaugirard en juillet 1978. Un accident durant

lequel il a l'impression de mourir, mais qui lui fait éprouver « un plaisir très, très intense » et qui reste l'un de ses « meilleurs souvenirs⁹ ». Ce qui est en jeu dans ces expériences, que ce soit dans le désert ou dans les clubs sado-masochistes (SM) de San Francisco, c'est une forme très différente de ce qu'il appelait la « vérité », une forme de manifestation de la vérité ou du dire-vrai. À l'image de ces personnages sadiens, dont Foucault pensait qu'ils avaient pour but non de dire une quelconque « vérité sur le désir », mais de « réarticuler le désir et la vérité dans leurs rapports fondamentaux¹⁰ ». La vérité n'étant pas cette extériorité qu'il faudrait découvrir, mais ce qui entretient un rapport productif avec le sujet, qui constitue des sujets désirants.

C'est cette curieuse histoire qui constituera le fil de notre livre : la découverte, par l'un des plus grands penseurs de la seconde moitié du xx^e siècle, d'une Californie qu'il a adorée et considérée comme un lieu séparé du reste des États-Unis, comme un lieu de chaleur et de tolérance. C'est aussi l'histoire de son rejet de la politique traditionnelle, de sa quête d'une nouvelle « gouvernabilité » de gauche en lieu et place du socialisme, et de ses efforts pour remplacer la figure du souverain et du sujet par de nouvelles conceptualisations du pouvoir et de nouvelles formes de création autonome, dans une esthétique de l'existence. L'une des étapes les plus décisives de cette recherche sera la rencontre avec une nouvelle forme de pensée politique dont l'influence allait

croissante, le néolibéralisme. C'est dans ses *épreuves*, selon les modes de véridiction du marché, que Foucault trouvera l'espace pour un dernier homme qui pourrait échapper à la conformité du sujet souverain et à sa normalisation disciplinaire.

Cette histoire vise à mettre en lumière le contexte du développement de la pensée de Foucault et de ce que les Américains persistent à appeler la *French Theory*. Elle nous paraît cruciale pour comprendre le présent où se manifestent et se font entendre tous ceux que la «gouvernementalité de gauche» des années 1990 avait déclarés obsolètes et sectaires au regard du dernier homme foucaldien.

L'artificier du néolibéralisme

*J'essaie de provoquer une interférence entre
notre réalité et ce que nous savons de notre histoire
passée. Si je réussis, cette interférence produira
de réels effets sur notre histoire présente.*

Michel FOUCAULT, 1980

S I ELLE FAIT DÉSORMAIS l'objet d'un intérêt croissant et a déjà fait couler beaucoup d'encre, la relation entre Foucault et le néolibéralisme est loin d'être évidente à cerner. Une partie du problème étant notamment la publication tardive des leçons qu'il y consacra en 1979 dans *Naissance de la biopolitique*. Les cours n'ont en effet été publiés qu'en 2004 et ne sont parus en anglais qu'en 2008, ce qui a eu comme inconvénient de les sortir de leur contexte. Ces leçons, qui se sont terminées un mois avant l'élection de Margaret Thatcher et presque deux ans avant l'arrivée de Ronald Reagan à la Maison-Blanche, ont été publiées dans un contexte radicalement différent: celui de la pire crise économique qu'aient

connue l'Amérique et l'Europe continentale depuis la Grande Dépression, et de la réévaluation subséquente de l'héritage du néolibéralisme et de ses protagonistes.

Autre facteur de complication : l'éditeur scientifique des cours de Foucault n'est nul autre que son ancien étudiant et assistant François Ewald, devenu l'un de ses plus influents promoteurs. L'ironie tient ici au fait qu'Ewald, en tant que conseiller du Mouvement des entreprises de France (MEDEF), fera précisément l'apologie des préceptes néolibéraux qu'il a découverts dans les cours de 1979¹. À la fin des années 1990, Ewald sera notamment un grand défenseur, parmi les intellectuels, du boycott par les employeurs des régimes corporatistes français au nom de la vitalité de la société civile. Alors que la question de l'appartenance d'Ewald au néolibéralisme a été soulevée il y a longtemps par Maurizio Lazzarato², Antonio Negri³ et Jacques Donzelot⁴, celle de la relation entre Foucault et cette même idéologie a été mise sur la table par nul autre qu'Ewald lui-même⁵. C'est lui qui, dans le cadre d'une conversation avec Gary Becker, l'une des figures centrales du néolibéralisme américain, a suggéré que Foucault aurait fait l'« apologie du néolibéralisme⁶ ». Désormais, les deux principales branches du néolibéralisme ont endossé la manière dont Foucault a présenté leur école de pensée : des tenants de l'ordolibéralisme ont fait l'éloge de sa lecture⁷ et Gary Becker, membre éminent de l'école de Chicago, a reconnu avoir du mal à trouver une critique contre son travail, racontant à son interlocuteur foucaldien quelque

peu surpris qu'il n'était pas « en désaccord avec grand-chose » dans les écrits de Foucault⁸.

En France, sont récemment parus plusieurs livres postulant divers degrés d'affinités entre Foucault et le néolibéralisme. *La dernière leçon de Michel Foucault*, de Geoffroy de Lagasnerie, affirme que le cours de Foucault s'adresse à la gauche et vise précisément à ce qu'elle mobilise le néolibéralisme comme un exercice d'« hygiène mentale » pour interroger radicalement ses modes de pensée. Le néolibéralisme permettrait, écrit-il, de « repenser les conditions d'élaboration d'une pratique émancipatrice⁹ ». Ce court ouvrage, qui est davantage un bref essai polémique qu'une étude savante, survole, d'un style accessible et décontracté, une série de points communs entre la pensée de Foucault et le néolibéralisme. Parmi ceux-ci, un rejet commun du vocabulaire et de l'orientation juridico-politique de l'État et de la souveraineté, une adhésion à la pluralité (ou à la multiplicité), à l'immanence et à l'hétérogénéité, une méfiance envers le concept de société et envers les formes totalisantes de la théorie et du savoir, y compris les sciences sociales et comportementales et l'antitotalitarisme, qui posent une ingouvernabilité fondamentale, invalidant toute planification étatique et toute forme normative d'ordre.

Pour Lagasnerie, Foucault tente de lire le néolibéralisme de manière affirmative et s'en sert pour développer une approche critique. Sa « grande audace » étant par conséquent d'avoir « transgressé une frontière

profondément inscrite dans le champ intellectuel¹⁰ » et qui aurait érigé un mur contre la tradition intellectuelle du néolibéralisme. Foucault n'aurait pas simplement adopté les dogmes néolibéraux, mais il aurait tenté de « se servir du néolibéralisme comme d'un test, [de] l'utiliser comme un instrument de critique de la réalité et de la pensée ». En lisant le néolibéralisme dans ses propres termes et non comme faire-valoir pour sa propre position, Foucault entreprendrait alors de le mobiliser comme une « sorte de dispositif expérimental¹¹ », une forme de critique et l'« instrument d'un renouvellement de la théorie¹² ». Lagasnerie voit par conséquent un Foucault résolument à gauche, et l'un des premiers à avoir tenté de libérer les possibilités du néolibéralisme pour la pensée, la critique et l'émancipation. Son entreprise pourrait alors se résumer à une réconciliation « avec ce que Pierre Bourdieu appelait “la tradition libertaire de la gauche”¹³ ».

Bien que le livre offre un argument incisif et aborde la question du désintérêt effectif dont a parfois souffert le corpus intellectuel du néolibéralisme, il pâtit d'un nombre de faiblesses importantes. Il fait tout d'abord l'impasse sur la totalité des travaux ayant soulevé cette relation, tels les travaux de Michael C. Behrent, de José Luis Moreno Pestaña ou d'Isabelle Garo¹⁴ sur lesquels nous reviendrons. Tous trois, dans une perspective beaucoup plus contextuelle, avaient déjà montré les affinités que Foucault entretenait avec son objet d'étude tout en démontrant son intérêt croissant, à la même

- Naomi Klein, *Dire non ne suffit plus. Contre la stratégie du choc de Trump*
- Naomi Klein, *No logo. La tyrannie des marques*
- Naomi Klein, *Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique*
- Andrea Langlois et Frédéric Dubois (dir.), *Médias autonomes. Nourrir la résistance et la dissidence*
- Linda McQuaig, *Les milliardaires. Comment les ultra-riches nuisent à l'économie*
- Luc Rabouin, *Démocratiser la ville. Le budget participatif: de Porto Alegre à Montréal*
- Sherene H. Razack, *La chasse aux Musulmans. Évincer les Musulmans de l'espace politique*
- Jeremy Scahill et l'équipe de *The Intercept*, *La machine à tuer. La guerre des drones*
- Jeremy Scahill, *Le nouvel art de la guerre. Dirty Wars*
- Tom Slee, *Ce qui est à toi est à moi. Contre Airbnb, Uber et autres avatars de l'« économie du partage »*
- Nick Srnicek, *Capitalisme de plateforme. L'hégémonie de l'économie numérique*
- Astra Taylor, *Démocratie.com. Pouvoir, culture et résistance à l'ère des géants de la Silicon Valley*
- Lesley W. Wood, *Mater la meute. La militarisation de la gestion policière des manifestations*

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN JUIN 2019
SUR LES PRESSES DES ATELIERS DE L'IMPRIME-
RIE CPI FIRMIN-DIDOT POUR LE COMPTE DE
LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN D'OR
DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

La mise en page est de Claude BERGERON

La révision du texte est de Julien BESSE

Lux Éditeur
C.P. 60191
Montréal, Qc H2J 4E1

Diffusion et distribution
Au Canada: Flammarion
En Europe: Harmonia Mundi

Imprimé en France

La dernière décennie de Michel Foucault a coïncidé avec l'agonie des espoirs de transformation sociale qui avaient marqué l'après-guerre. Face à cette «fin de la révolution», le philosophe a tenté de réinventer la manière dont nous pensons la politique et la résistance, ce que sa génération n'avait, jugeait-il, pas réussi à faire.

C'est dans cette perspective qu'il s'est intéressé au néolibéralisme en tant qu'outil permettant de repenser les fondements conceptuels de la gauche et d'imaginer une gouvernementalité plus tolérante aux expérimentations sociales, ouvrant un espace aux pratiques minoritaires et à une plus grande autonomie du sujet vis-à-vis de lui-même. Le moyen, en somme, de réaliser le projet énoncé à la fin de sa vie, celui de n'être «pas tellement gouverné». Et c'est ainsi que, dans sa quête d'une «gouvernementalité de gauche», Foucault a anticipé et contribué, en quelque sorte, au façonnement de la situation politique contemporaine.

Mitchell Dean est professeur de sociologie historique et politique et théoricien des sciences sociales. Il enseigne la gouvernance publique à la Copenhagen Business School.

Daniel Zamora est sociologue à l'Université libre de Bruxelles. Il a récemment publié *Contre l'allocation universelle* (Lux, 2016).